

miniatures des commencements

michaël glück

pour Frédéric-Jacques Temple

1.

C'est l'heure. C'est l'heure où. Ici. Je me pose. Ici. A la table. Assis. C'est l'heure où je me repose. Toujours la même question. C'est l'heure où je me demande encore d'où. D'où je suis. De quel lieu. De quel lien. De quelle langue. C'est l'heure où la langue se délie. Ici. Je ne suis pas d'ici. Je ne suis jamais d'ici. Je suis déplacé. Je me délace. Toujours délace. Entre ailleurs et ailleurs. D'où. Ailleurs, mais d'où. Toujours entre le berceau et la tombe. Depuis longtemps. Avant le temps. Depuis avant le temps des vivants. Ici. Ici n'est que le temps des vivants. Du partage. C'est l'heure où fume la soupe dans les bols. L'heure de la soupe partagée. Du verre de vin. Quelques mots. Ici n'est que ce peu-là. Quelques mots. Gorgés de soupe. Les mots gorgés de soupe. La soupe gorgée de mots. Depuis l'enfance. Depuis l'alphabet du monde au bord de l'assiette. D'où. Vers où. De quelle langue vers quelle langue. Ici c'est l'heure où les mots tombent dans les mains. Dans les lentes mains pour les lendemains. Au bord du chant. Malgré tout. Et contre. Contre tout. C'est l'heure où nous sommes. Ici, nous sommes. Dans le temps des communautés éphémères. Instables, instables. Nous sommes. Ici. Nous sommes. Dans ce temps-là, nous sommes. Venus de loin. Tous nous sommes de loin venus. Pour advenir. Nous ne savons pas que nous sommes. Ici. Assis. En chemin pourtant.

2.

C'est l'heure où le temps commence entre les doigts, l'heure où le peigne de la main est filet où sont piégés les poissons secondes qui ne remontent vers la source que pour mourir. Nous sommes et nous cessons et nous insistons, nous persévérons. Nous écrivons encore. Nous plongeons l'index dans l'encre des nuits pour signer les ardoises des toits. Je ne sais qui je suis, si je suis, dans la foule d'un nous ; ni si le singulier persiste dans le vertige du pluriel. Le vin sur la table appelle au moins deux verres et le livre deux lèvres. C'est l'heure où le murmure a la force de soulever les paysages. Lentes mains des lendemains le poème se redresse dans l'insurrection des montagnes. Le ciel est un mot bleu dans l'encre noire. J'écris. Il ne s'agit pas de moi. J'écris : un plus un plus un plus une ou deux et trois, le peuple de la langue s'avance dans la phrase. Les mots sont enfantés par les torrents. L'automne abonde, débonde. Orages et foudres ponctuations. Il pleut, je parle.

3.

L'invention du vent traversa l'aveugle qui engendrait le chant. Un homme, debout, s'avança dans le poème. Le pied pousse son galet sur la marelle du temps. Ce fut un commencement, un premier pas entre la terre et le ciel.

Comme les peintres *alla fresca* allaient de village en village louer leur art pour orner les chapelles ainsi faisaient les jongleurs et poètes dont la métrique incessante arpentait les paysages sur les chemins muletiers. Le bâton du marcheur roulait les cailloux des sentiers, les mots étaient rocailles, pierres sèches à bâtir des abris pour les taiseux.

Et parfois dans la nuit s'élevait, dressée contre la lune, une échelle sur laquelle grimpaient une chèvre ou un coq. La bouche de l'aveugle avalait les images. Près de lui un enfant traînait un cheval de bois.

On peut lire : à la saint Laurent, le ciel pleuvait. Ou pleurait. Ici commence ton vœu, dit la sagesse...

4.

Les voix sont saisonnières. Dès le premier août se taisent les oiseaux, comme si le ciel soudain se dépeuplait, comme si le chant désertait les schistes surchauffés. En hiver la neige bâillonne les humains. On ne sait qui épelle les alphabets de papillons, leurs lignes d'ocelles, leurs signatures en apex. Les livres bruissent et buissonnent – ô, la typographie des mûres – les poumons se déchirent dans les ponctuations épineuses. Quel printemps roucoulera dans la gorge des torrents.

Mais cet automne, un homme jeune encore, ignorant de la langue des frontières, s'est égaré dans un nuage qui dévalait des sommets. Il est tombé, croit-on, dans un ravin. Muet. Aucun aigle n'a pu l'entendre crier.

5.

Et cette étrange prose dérouille les genoux. Je marche, je vais gyrovague. Je ne laisse pas les articulations de la phrase se scléroser. La ponctuation fait d'allure. Aller. Je vais. Ce mouvement, ce délié de la cheville. Il faut suivre la pensée, la belle vagabonde. Ainsi se loge le poème dans la patience des pas, un pas puis un autre et la tenue du souffle et la soudaine précipitation vers l'envolée ou vers la chute. Allonge le pas, allonge la jambe, la phrase est une lionne qui bondit sur l'antilope musicienne dont la lyre étroite encorne le ciel.

6.

où sommes-nous sinon le plus souvent à côté de nous-même
arrachés à nous-même exilés hors de nous
ou bien horde cédant au pire nous sommes
dans la horde des lèvres vociférantes

où sinon au plus loin même quand nous sommes au plus près
nous sommes si souvent où nous ne sommes pas

nous venons de si loin hors de nous

où sinon dans le fouet et la toupie

où sommes-nous si ce n'est dans les mots qui déchirent nos lèvres
dans ceux-là qui font trou dans nos visages
en dessinant nos bouches

comme si nous cessions d'être où soudain nous parlons
et pourtant dans le chant dont nous sommes absents

et pourtant dans ce qui
 nous échappe

où sommes-nous sinon où nous avons été
dans la prairie clairsemée de narcisses
dans l'été et l'hiver qui brûlent
nos racines ou nos voix
voix qui se taisent
se retirent

où sommes-nous quand nous suspendons la parole
quand nous fouissons le silence

7.

chacun de l'autre est
chaque autre de l'une est
chacun chacune est croisée des chemins
carrefour des voix qui peuplent les arbres
nous sommes chants d'oiseaux migrateurs
nous tissons nous méissons
les errances les joies et les exils
le moindre fruit porte les noms de nos voyages
nous sommes arbres avec jambes dans nos racines
nous marchons nous allons
vers l'autre l'un vers l'autre
nos langues parlent les tribus anciennes
les voyageurs nouveaux
nous avons dans la bouche des caravelles
des souffles du monde
chacun porte en soi l'autre
chaque autre me porte
m'invite à la rencontre sur les ponts
chaque pont abolit une frontière
je ne suis pas
nous sommes
mon sang n'est pas mon sang
des peuples y naviguent
chaque voix est tissée par la navette des voix
chaque autre est la chance de chaque un
chacune me tourne la tête
l'autre est appel au chant d'amour
je n'égorge pas qui j'aime
je ne suis rien sans tes pupilles
sans ta voix qui m'appelle
j'apprends à passer
les murs pour te rejoindre